Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 43 (1898)
Heft: 11

Artikel: Le général Amédée de la Harpe [fin]
Autor: Secretan, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337520

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIIIe Année. N° 11. Novembre 1898.

LE GÉNÉRAL AMÉDÉE DE LA HARPE

(Fin [1].)

La marche sur Plaisance.

Sans perdre de vue le général Beaulieu et les Autrichiens qui, depuis les sanglantes journées de Dego, n'ont pas encore opéré leur concentration et hésitent à aborder de nouveau les demi-brigades françaises victorieuses, La Harpe va établir ses quartiers à Niella. C'est le 25 avril 1796.

Il sait déjà que Bonaparte, les Piémontais battus et désasmés, va hardiment pousser en avant, pénétrer en Lombardie, franchir le Pô, épuiser son succès. Cela ne peut tarder. Le général, comme toujours, marchera avec sa division à l'avant-garde de l'armée. Il ne demande qu'à partir. Le Piémont est épuisé ; en Lombardie, les troupes trouveront des vivres et des vêtements. On sortira enfin de l'affreuse misère qui démoralise officiers et soldats.

Le général écrit à son cousin :

Au bivouac de Niella, Province d'Alba.
6 floréal, 4e année.

Le général La Harpe au colonel La Harpe.

Je t'ay écrit plusieurs fois pour te mettre exactement au fait de tous les mouvements de l'armée. Le Piedmontais culbuté comme l'Autrichien est en désordre et se retire. La plaine nous est ouverte, mais tous les ponts coupés et les rivières grossies par les torrents et la fonte des neiges nous gênent.

Je prends avec ma division par la province d'Alba ; celle du général Augereau me suit sur ma gauche, en arrière.

Ma division est composée de la 14e et 15e brigades infanterie légère, la 70e, cy-devant *Aquitaine,* et la 99e demi-brigade. J'ay dans ce moment 9 pièces de

[1] Voir livraisons d'août, septembre et octobre 1898.

canon au débouché de la plaine. J'aurai mille hussards et deux compagnies d'artillerie volante, ce qui portera ma division à 11-12 mille hommes, composée de ce que l'on peut appeler d'*intrépides bougres*. Mais si je suis heureux pour battre l'ennemy, je ne le suis pas par mes généraux, en ayant un malade de fatigue, un blessé et un de tué. Il m'en reste deux qui sont aussi intrépides qu'intelligents[1].

Sois assuré autant que l'on peut l'être à la guerre que nous ferons bonne besogne. Le courage et la bonne volonté nous animent. Les premiers jours le soldat s'est livré au désordre le plus effrayant, mais des mesures sévères, un homme que j'ai fait fusiller et l'engagement que j'ay pris à la tête de ma division de ne faire grâce à aucun pillard ont arrêté le désordre, à tel point que la terreur est disparue, que tous les habitants sont restés chez eux et que j'ay reçu ce matin le verbal de cinq grosses communautés qui, rassemblées à l'unanimité, ont planté l'arbre de la liberté, arboré le drapeau tricolore à leur clocher, puis la coquarde nationale et offrent si nous le voulons de se joindre à nous pour battre les Autrichiens. J'espère que cet exemple se propagera et dans ce cas le Piedmont est perdu pour le Roi. Il ne lui restera que le Po pour fuir en Lombardie.

J'ai dans ce moment près de moi un major piedmontais qui, coquarde nationale au chapeau, vient offrir obéissance et secours de tout son canton. Le paysan saute au col du Français. Enfin, dans ce moment je n'ay pas l'air de faire la guerre, mais une promenade de plaisir.

Je suis ici entre les débris des armées autrichienne et piedmontaise. Je compte marcher incessamment sur Alba. Nous sommes retardés par la lenteur de la marche de notre artillerie, mais cela ira, mon ami, en dépit de toute la chouannerie possible.

...Mille choses à toute ta famille.

Ton ami et cousin

LA HARPE.

Le 26 avril, Bonaparte communique à La Harpe la prise de Cherasco et lui demande des nouvelles de ce qui se passe dans le camp autrichien :

Nous sommes maîtres de Cherasco, où nous avons pris vingt-huit canons, des magasins immenses, lui écrit le général en chef. C'est une ville très forte. Les ennemis ont quitté leur ligne de la Stura et se retirent de tous côtés sur Turin. Augereau doit être à l'heure qu'il est dans Alba. Je donne l'ordre au général Victor de se rendre avec sa demi-brigade à Niella où il sera sous tes ordres. Il est temps de penser sérieusement à entrer dans Acqui. Mon aide-de-camp sera, j'espère, de retour avant la pointe du jour. Donne-moi par lui des nouvelles, des détails de ta position et de celle des ennemis. Occupent-ils Acqui, ou se sont-ils retirés dans leur camp derrière, ou essayent-ils de faire des mouvements en avant ? Il y a déjà quelques jours que je n'en ai pas de nouvelles positives ; je ne crois pas qu'après la défaite entière des Piémontais et le découragement total ils puissent vouloir résister en deçà du Pô.

Je t'envoie 200 livres pour des espions que tu enverras sur le champ pour connaître la position des ennemis. Si tu crois que, moyennant la jonction avec

[1] Cervoni et Victor, généraux de brigade.

Victor, tu aies assez de monde pour faire un mouvement sur Acqui, je t'autorise à le faire ; seulement, il faut que tu le fasses par la gauche, afin que je puisse te faire soutenir par Augereau, qui est à Alba. Instruis-moi exactement de tes intentions, afin que demain dans la journée, sur ce que tu me diras, je me décide à quelque chose...

Je t'embrasse, mon cher Général, en te félicitant sur les exemples que tu as faits. Je te préviens qu'on fusille aujourd'hui un caporal, et que l'on destitue quatre officiers. Le pillage est beaucoup moins fort et la discipline s'opère partout. Fais partir l'ordre ci-joint pour Victor et donne-lui-en un conforme à tes projets.

Le lendemain, 27 avril, La Harpe écrit de Cento pour annoncer à son cousin la retraite définitive de Colli sur Turin et la demande d'un armistice venue au quartier général français :

Au quartier-général de Cento, province d'Alba.
8 floréal, 4 an rép.

Le général La Harpe à son cousin le colonel,

Victoire ! mon ami ; vive la République ! L'armée piedmontaise entièrement culbutée, Cherasco pris avec 28 pièces de canon. Alba est à nous. Tout fuit sous Turin. J'attends l'arrivée de mes espions pour marcher sur Acqui, culbuter les Autrichiens, les battre et les forcer de repasser le Po. Je ne puis t'en dire davantage. Adieu, je suis pressé et occupé. Il est une heure après minuit.

Ton ami,
LA HARPE.

Dans la matinée du même jour, le général a écrit à Bonaparte pour l'aviser qu'il reprend son mouvement de poursuite des Autrichiens : « Je fais avancer une demi-brigade sur Casti et je m'établirai à Crevenzano avec une autre. Le général Victor arrive ce soir ici. Par ce moyen, je serai plus près pour marcher sur St-Etienne et assez près aussi pour recevoir vos ordres et me réunir. »

Beaulieu qui, après huit jours d'inaction, s'était porté d'Acqui sur Nizza della Paglia, afin de se rapprocher de l'armée piémontaise, et qui, dans cette position, avait appris la nouvelle de la conclusion de l'armistice de Cherasco, se retire sur Alexandrie sans plus s'inquiéter de son allié. Le 29 avril, La Harpe est à Crevenzano. Il y trouve une lettre de Bonaparte qui l'avise de la suspension d'armes qu'il vient de signer à Cherasco avec les Piémontais et qui lui donne l'ordre de hâter la poursuite :

« Rends-toi sur-le-champ à Acqui et poursuis les Autrichiens

dans leur fuite ; ils évacuent et passent le Pò.... Nous avons fait une suspension d'armes avec le roi de Sardaigne ; il me donne Coni, Tortone, Ceva, le passage à Valence, tout le pays compris entre Coni, la Stura, le Tanaro et le Pò. Je serai bientôt chez toi ; j'attends la nouvelle de l'occupation de Coni, de Ceva, pour marcher vers Tortone et t'aller joindre... »

La Harpe ne se le fait pas dire deux fois. Il avise Bonaparte qu'il se met en route :

Crevenzano, 10 floréal, an 4.

Général !

Dans cet instant m'arrivent des nouvelles de l'ennemi. Il n'y en a plus à Santo Stephano de Belbo, ni à Canelli ; tout s'est retiré du côté de Valence, à l'exception de 6 à 7000 hommes épouvantés, s'informant toujours si les Français arrivent ; tous sont disséminés par les positions qu'ils occupent pour se couvrir ; il n'y a de rassemblés que 2000 hommes à Tezzo avec six pièces de canon et deux obusiers, et 6 à 7000 hommes de cavalerie autrichienne et napolitaine entre Tezzo et Acqui, avec quatre ou six pièces de canon. Il n'y a dans Acqui que quelques milices qui évacuent à force les magasins : il faut donc tâcher d'en tirer parti.

La division nettoie ses armes. Si les cartouches arrivent aujourd'hui, quoique sans pain, je marche sans balancer. Le soldat ne demande pas mieux que de sortir de l'état de misère où il est [1].

Je partagerai la division en deux colonnes. La 69me et la 70me, à la tête desquelles je serai, passeront par Santo Stephano et par Canelli pour prendre l'ennemi par derrière ; la 89me passera par Corteniglia, Bure et Monastero, pour attaquer de front : cette attaque ne sera que simulée jusqu'à ce que j'attaque sérieusement ; alors elle en fera de même. La colonne de Canelli aura des pièces de 3 et celle de Corteniglia de 4, les chemins étant meilleurs.

Je regarde la prise d'Acqui et la retraite ou défaite des Autrichiens comme bien essentielles à notre campagne ; car alors les Piémontais amis prendraient de l'audace, se voyant débarrassés des Autrichiens, et les Piémontais ennemis seraient atterrés, se voyant abandonnés par eux.

Adieu, général ; des cartouches, s'il est possible, des souliers et du pain, et ma première lettre vous annoncera que la première division fait aussi bien que les autres ; je vous préviens cependant que si les cartouches n'arrivent pas aujourd'hui, je serai forcé de retarder de vingt-quatre heures : ce qui serait un grand mal et nous ferait perdre considérablement.

La Harpe.

Le 1er mai, le général est à Acqui. Il y apprend les conditions de l'armistice, définitivement consenti par les Piémontais et la retraite de Beaulieu sur Valence. Il écrit à son cousin :

[1] Depuis quelques jours la division n'avait touché qu'une ration de pain.

Au quartier-général d'Acqui, 12 floréal, 4e année rép.

Le général divisionnaire La Harpe à son cousin le colonel,

La marmotte pousse le dernier soupir. Elle a peur à un tel point que pour avoir une suspension d'armes de quinze jours, elle nous a donné *Coni, Ceva, Tortone,* le passage du Po par Valence et tout le pays conquis depuis Coni au Po ; lesquelles possessions, si, au bout de quinze jours, la paix n'est point signée, nous restent en propriété.

Les Autrichiens nous ont échappé. Je suis entré dans la ville comme ils y avaient encore des détachements de cavalerie. Je pars dans deux heures pour les suivre.

Jamais on ne pourra croire ce que peut faire et peut souffrir l'armée française. Ma division exténuée et fatiguée, actuellement pieds nus, souvent deux jours sans vivres à cause de la rapidité de nos marches, eh bien ! rien n'arrête ces braves gens ; ils ne demandent qu'à marcher et battre l'ennemi. J'espère t'annoncer sous peu une bataille générale sur les bords du Po. Si elle nous est favorable, comme je l'espère, notre campagne se fera toute en Lombardie.

... Je t'embrasse,

Ton ami,

LA HARPE.

Les ordres du général en chef se succèdent, pressés.

Le 1er mai, pendant que ses troupes s'apprêtent à occuper les places fortes que l'armistice vient de lui céder : Coni, Ceva, Alexandrie, il enjoint à La Harpe de pousser jusqu'à Rivalta ou plus loin, si cela lui est possible, de façon à être le lendemain à Tortone. Il lui tarde de prendre possession de cette belle forteresse où l'armée va trouver des magasins et cent pièces de canon.

Le lendemain, La Harpe répond au généralissime : « Je » viens de recevoir en ce moment votre ordre pour envoyer à » Tortone un bataillon qui y restera jusqu'à nouvel ordre. Le » général Meynier a envoyé son parlementaire ; du moment » que le gouverneur aura déterminé l'heure de l'entrée, le » bataillon sera sur pied. »

Bonaparte est impatient. Il ne laisse pas à son avant-garde un jour de repos. Le 4 mai, ordre à La Harpe de pousser jusqu'à Voghera avec tout son monde. Le 5 mai, ordre de partir le lendemain pour Stradella. Le 6 mai, ordre de gagner Calendesco. Et La Harpe exécute, étape pour étape.

Les Autrichiens ne résistent pas. Ils ont décidément renoncé à la rive droite du Pô. Le 2 mai déjà, Beaulieu a passé la

rivière à Valence, détruisant les ponts et tous les moyens de passage, bacs, bateaux. Ne pouvant emporter les magasins qu'il avait à Alexandrie, il les a vendus à la ville. Masséna va s'en emparer comme de bonne prise. Le général a appris que dans la convention d'armistice Bonaparte s'est réservé expressément le droit de franchir le Pò à Valence. Il ne se doute pas qu'il y a une feinte sous cette stipulation et concentre ses 22 000 hommes, dont 3400 cavaliers, sur la rive gauche de l'Agogna, son aile droite à Lomello, son aile gauche à Sommo, au sud-ouest de Pavie. C'est là que, de pied ferme, il attendra l'ennemi, sans même prendre la précaution de rester en communication avec la rive droite pour savoir ce qui s'y passe.

Le 6 mai, au soir, Bonaparte est à Voghera. Il a fait son plan. Maintenant que les Piémontais ne sont plus à craindre, il veut en finir avec les Autrichiens. Pour cela, il faut franchir la rivière, opération malaisée, car le fleuve est large et il n'a pas de pontons.

Il en écrit, le 6 mai, au Directoire :

Mon intention est de franchir le Pò le plus près possible de Milan, afin de n'avoir plus aucun obstacle pour arriver à cette capitale. Par cette mesure, je tournerai les trois lignes de défense que Beaulieu s'est ménagées le long de l'Agogna, du Terdoppio et du Tessin. Je marche aujourd'hui sur Plaisance... On construit de tous côtés des barques et des radeaux ; mais vous savez combien tout cela est long et combien une armée organisée depuis quatre ans pour une guerre de montagne doit manquer de choses pour une guerre de plaine aussi active que celle que nous faisons... Je suis sûr que nous ne serions pas prêts à passer le Pò au mois de juillet si j'attendais que nous ayons deux ponts de bateaux ; aussi ai-je le projet de le passer avec des radeaux et des ponts volants. Soyez sûrs que nous ferons tout ce qui est faisable et j'ai l'assurance de votre justice. Je sais que vous savez mieux que personne évaluer la force des obstacles qu'il n'appartient pas à l'homme de franchir tout d'abord et que vous êtes bien loin d'écouter ces militaires des clubs qui croient qu'on passe de grandes rivières à la nage. L'on m'accusera de témérité, mais non pas de lenteur...

Bonaparte se garde bien de dire au Directoire où et quand il entend passer. C'est son secret de général. Il affecte même d'être encore dans l'indécision : « Quand passerons-nous le » Pò ? Où le passerons-nous ? Je n'en sais rien. Si mon mou- » vement sur Plaisance décide Beaulieu à évacuer la Lomel- » line, je le passe tranquillement à Valence. Si Beaulieu ignore » pendant vingt-quatre heures notre marche à Plaisance, et

» que je trouve des bateaux dans cette ville ou de quoi faire
» des radeaux, je le passe dans la nuit... »

Bonaparte a fait de son mieux pour donner le change à l'ennemi. Déjà dans les conférences de Cherasco, il avait pris soin de laisser percer mystérieusement son projet de passer à Valence. Et en faisant insérer dans la convention d'armistice un article qui lui remettait la libre disposition de cette ville, il comptait bien que Beaulieu en serait informé par le ministre d'Autriche à Turin et tomberait dans le piège. Ce qui n'avait pas manqué d'arriver. Il ne restait donc plus qu'à ordonner sa marche de façon à maintenir le général autrichien dans son erreur.

Voici les routes que Bonaparte assigne à ses division naires :

La Harpe est à Voghera, à l'avant-garde ; il marchera, directement et par le plus court chemin, sur le point de passage, soit sur Plaisance.

Augereau, qui est à Castellazzo, marchera sur Tortone et, de là, suivra l'avant-garde.

Masséna prendra position à Sale et Cornale, et Sérurier, après avoir passé, lui aussi, à Alexandrie, se dirigera avec sa tête de colonne sur Valence. De cette façon, voyant deux divisions devant lui, Beaulieu restera dans les positions qu'il a choisies. Quand il apprendra que la moitié de l'armée républicaine a passé sur la rive gauche, sans savoir encore où l'autre moitié franchira le fleuve, il n'aura d'autre ressource que de battre en retraite derrière le Tessin et l'Adige.

Pour l'opération du passage elle-même, il fallait une troupe hardie, à toute épreuve et un général de franc parti, que rien n'arrêtât. Bonaparte réunit à Tortone les compagnies de grenadiers et de carabiniers (chasseurs) de toute l'armée, au nombre de quatre mille, formées en dix bataillons. Il leur adjoint les meilleurs de ses escadrons et vingt-quatre pièces d'artillerie. Cette troupe d'élite, que commandera le général de brigade Dallemagne, servira d'avant-garde à la division La Harpe.

A son poste de péril et d'honneur, La Harpe portera la fortune de l'armée. De sa rapidité, de son sang-froid, de sa bravoure, dépend toute la suite de la campagne. La Harpe sera à la hauteur de sa tâche. Il va perdre la vie dans l'accomplissement de sa mission, mais il aura fait son devoir. Il tombera

sur le champ de bataille, mais ce sera sur la rive autrichienne, et, derrière lui et ses grenadiers, pourra passer l'armée !

La Harpe est ravi. Bonaparte est venu, le 4 mai, le trouver à Tortone. Il lui a dit ses projets et sa haute confiance. La Harpe est plein d'ardeur. Vite, il écrit quelques lignes à son cousin :

Quartier-général de l'avant-garde de Voghera, 16 floréal, an 4 Rép.

La Harpe à son cousin,

Je n'ay plus que quatre heures à faire pour être à Pavie, mais j'ay le Po à passer. L'ennemy m'attend. S'il tient, nous aurons une affaire chaude et sérieuse, mais c'est égal. Mon bonheur, j'espère, ne me fera pas faux bon.

La tête de mes colonnes est composée de 4000 grenadiers avec lesquels j'ai toujours marché à la victoire, le 1er de hussards et le 10me de chasseurs à cheval, excellentes troupes. Ma division, en général, est pleine de bonne volonté et d'espérance.

Je battrai l'ennemy à la tête de mes braves camarades, ou ma tête sautera. Cette affaire gagnée, la Lombardie, je dirais même l'Italie entière nous est ouverte. Je ne puis t'en dire davantage pour le moment.

Je t'envoye la proclamation de notre général en chef.

Salut et amitié constante,
LA HARPE.

C'est la dernière lettre que nous ayons du général. La proclamation dont il l'accompagne est l'ordre à l'armée daté de Cherasco, le 7 floréal [1] : « Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra en partie sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui naguères vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous ; les hommes pervers qui riaient de votre misère, se réjouissaient dans leurs pensées des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats ! il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous. Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne, vous êtes aujourd'huy abondamment pourvus, les magazins pris à vos ennemis sont nombreux,

[1] Voir page 606 (livraison d'octobre).

l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses; justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute, mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amolisse? En est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non! il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi; tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français, tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la Patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté: j'étais de l'armée conquérante de l'Italie... »[1].

La mort de La Harpe.

Sa lettre au Directoire écrite, et pendant que, devant Valence, Masséna et Sérurier mènent grand bruit, Bonaparte et son état-major quittent Tortone pour Plaisance, par Stradella et Castel-San-Giovanni. Les troupes sont en route et forcent les étapes. Il faut se hâter si on veut surprendre Beaulieu dont la cavalerie explore la rive gauche du fleuve par de nombreuses patrouilles.

Le lendemain, 7 avril, à neuf heures du matin, après avoir fait seize lieues en trente-six heures, dit-il dans ses *Commentaires*, Bonaparte arrive devant Plaisance. Il se rend immédiatement au bord de l'eau et donne ses ordres. La fortune l'a bien servi. Le colonel d'artillerie Andréossy, directeur des ponts, et l'adjudant-général Frontin, envoyés en avant, pendant la nuit, avec une escorte d'une cinquantaine de hussards, pour fixer le point de passage, sont arrivés à la pointe du jour sur la rive et ont surpris, entre Castel-San-Giovanni et Plaisance, une dizaine de bateaux autrichiens, chargés de blessés et de matériel d'ambulance et descendant sur Crémone. Andréossy

[1] Le texte expurgé, publié dans les *Commentaires* et dans la *Correspondance*, diffère, en plusieurs passages, du document original que nous avons sous les yeux.

s'empare des bateaux et en fait descendre les blessés et le matériel. Les barques serviront au passage des troupes.

Il n'y a pas une minute à perdre. La division du général Liptay est à Pavie avec huit bataillons et huit escadrons. Elle ne tardera pas à être avertie de la présence de l'ennemi par sa cavalerie.

La tête de l'avant-garde de la division La Harpe arrive. Les bataillons se massent sur la berge, abrités derrière les buissons et les roseaux qui couvrent la plaine. Le colonel Lannes passe le premier avec cinq cents grenadiers, dans le bac de Plaisance, qui fait la traversée en une demi-heure. Pendant ce temps, les troupes sous les ordres du général de brigade Dallemagne montent sur les bateaux autrichiens capturés.

Lannes a atteint la rive gauche. Ses hommes sautent à terre au cri : « Vive la République ! » et marchent sur Guardameglio. Des patrouilles de cavalerie ennemie s'enfuient au galop, en tirant quelques coups de mousqueton. Deux escadrons autrichiens surviennent. Lannes les reçoit par un feu vigoureux et les disperse.

Pendant ce temps, les barques ont quitté la rive avec leur chargement de grenadiers. Le courant les entraîne loin du point de débarquement, mais elles gagnent du large et bientôt abordent. En quelques heures, quatre mille grenadiers et douze cents chevaux ont pris pied sur la rive autrichienne.

Quand vient le soir du 7 mai, toute la division La Harpe a passé. Le général établit son quartier-général à Cascina-Demetri, entre la rivière et Fombio. Le coup a réussi.

Bonaparte n'a pas attendu jusque-là pour avertir ses autres divisions.

Dès le matin, il avise Augereau et Masséna que le passage est commencé et leur donne l'ordre de gagner Plaisance le plus promptement possible et par une marche forcée, en prenant toutes les mesures nécessaires pour que l'artillerie précède autant que faire se pourra les colonnes d'infanterie. Puis il date de Plaisance un ordre à l'armée : « Vive la République ! L'avant-garde, composée de grenadiers, de cavalerie et de carabiniers, aux ordres du général de brigade Dallemagne, a passé le Pò sur un pont volant, aujourd'hui, à deux heures après midi, en avant de Plaisance et en présence de la cavalerie ennemie, qui a été forcée. La division du général La Harpe a suivi l'avant-garde. »

En même temps, le commandant en chef envoie à La Harpe, par Berthier, les instructions pour la nuit :

Quartier-général Plaisance, 18 floréal, an IV.

Le général en chef me charge, mon cher La Harpe, de vous prévenir que vous devez rassembler les troupes à vos ordres, empêcher qu'elles ne se livrent au pillage et qu'elles ne soient disséminées dans le cas où l'ennemi viendrait les inquiéter. Le succès de notre passage tient à l'ordre que vous établirez parmi les troupes.

Ralliez également toute la cavalerie ; ne permettez qu'aux éclaireurs désignés de s'éloigner de leurs corps ; prenez position près du passage, dans le point qui vous paraîtra le plus avantageux.

Recommandez bien que les gardes ne dorment point. Vous sentez qu'une fausse alerte, quand on a le Pô derrière soi, pourrait devenir très dangereuse si les troupes n'étaient pas dans le plus grand ordre.

Je vous préviens que le général en chef vient d'ordonner au général Augereau de passer, avec son avant-garde et sa division, au bac de Veratto, en lui recommandant, après son passage, de se rapprocher de vous.

Ce bac est à trois milles de votre gauche. On dit que l'ennemi y avait du canon ce matin, mais il l'aura sans doute évacué, puisque, par votre passage, il se trouve tourné.

Au reste le général en chef s'en rapporte à vous. Vous sentez l'importance des mesures à prendre ce soir pour établir l'ordre.

Par ordre du général en chef,

BERTHIER.

La nuit fut tranquille.

Cependant, inquiet de voir que l'ennemi devant lui ne tentait rien de sérieux, Beaulieu n'était pas resté complètement inactif. Le 5 mai, il avait envoyé le général Liptay, avec sept bataillons et six escadrons, par Pavie, Belgiojoso et Somaglia sur Guardameglio et Fombio, avec la mission de couvrir ses communications avec Mantoue par Pizzighettone. Lui-même se mit en marche avec dix bataillons et quatorze escadrons pour Corte-Olona et Belgiojoso. Sebottendorf, en arrière-garde à Pavie, devait recueillir les détachements avancés sur les bords de la Sesia et couvrir l'évacuation des magasins.

Liptay arriva dans la nuit du 7 au 8 mai à Fombio, qui est à une lieue environ du Pô et immédiatement se retrancha solidement dans les maisons du village, dressant des barricades, crénelant les murs, barrant avec du canon les chemins qui traversent les rizières marécageuses. Il avait, outre ses cinq mille hommes d'infanterie, environ douze cents chevaux. Il pouvait recevoir d'une heure à l'autre des renforts.

Dans ces circonstances, les Français auraient été bien im-

prévoyants s'ils avaient attendu que leur adversaire, plus solidement établi, eût pris l'offensive, ce qui les eût obligés à livrer bataille avec une large rivière dans le dos. Avisé par les rapports de La Harpe, Bonaparte ordonne, le 8 mai, à midi, de déloger les Autrichiens de Fombio. L'attaque eut lieu sur trois colonnes, de deux bataillons chacune, sous les ordres de Lannes à gauche, de Lanusse au centre et de Dallemagne à droite. La Harpe restait en seconde ligne avec sa division.

L'attaque fut si vivement menée que, nonobstant la brave défense des Autrichiens, le village fut enlevé en une heure. Les Autrichiens, culbutés, se retirent précipitamment par la route de Codogno, passent en fuyant les ponts de l'Adige et se jettent dans la forteresse de Pizzighettone. Liptay eut le temps de lever les ponts et de placer des canons de campagne sur les remparts, mais il avait perdu une partie de son artillerie et laissé 2500 prisonniers et trois drapeaux entre les mains de l'ennemi. A la nuit close, l'avant-garde française s'arrêta au village de Maleo, à une demi-portée de canon de Pizzighettone. La Harpe revint en arrière et alla prendre position en avant de Codogno, couvrant les routes de Pavie et de Lodi.

Les prisonniers faits à Fombio disaient que Beaulieu était en marche et que ses têtes de colonne ne tarderaient pas à déboucher. « Il se pouvait, dit Napoléon dans ses *Commentaires*, que l'un ou l'autre de ces corps, ignorant ce qui venait de se passer dans l'après-midi, se portassent sur Codogno pour y cantonner. La Harpe en prévint les troupes et Bonaparte ordonna à Augereau, qui venait de passer la rivière avec l'avant-garde de sa division, de se placer à la tête du pont pour soutenir La Harpe au besoin.

Ce qui était prévu survint. La marche des troupes françaises sur Plaisance, quelque rapide qu'elle eût été, n'avait pas enlevé à Beaulieu l'espérance d'arriver à temps pour s'opposer au passage du fleuve par le gros de l'armée ou pour surprendre son adversaire en flagrant délit d'opération.

Le 8 au soir, Beaulieu avait reçu à Belgiojoso un rapport de Liptay sur le contact qu'il avait pris avec l'armée française à Guardameglio. Il envoie aussitôt le général Schubirz, avec deux bataillons et quatre escadrons, pour soutenir son lieutenant. Lui-même se dirige sur Ospedaletto où il arrive tard dans la soirée. Il y apprend que Liptay a combattu pendant toute la journée à Fombio et a dû se replier sur Pizzighettone

après avoir perdu près de six cents hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Le 9 mai, peu après minuit, un escadron de cavalerie autrichienne, qui éclaire la marche du général Schubirz par la route de Pavie, tombe dans les avant postes de la division La Harpe près de Codogno. Les grand'gardes sautent sur les fusils et reçoivent les dragons ennemis à coups de feu. L'alarme se répand sur toute la ligne française. Les Autrichiens sont aussi surpris que les Français de cette rencontre inattendue. La Harpe fait alarmer ses troupes. Lui-même monte à cheval et, escorté de quelques officiers et d'un piquet de hussards, s'avance dans la nuit pour reconnaître. La cavalerie ennemie a déjà tourné bride. La Harpe dépasse la ligne des avant-postes. Il interroge les habitants des premières métairies qu'il rencontre sur sa route. Puis, l'ennemi ayant disparu, il tourne bride aussi, mais au lieu de rentrer dans la ligne française par la chaussée d'où ses hommes l'ont vu partir, il prend par un sentier voisin. Les grand'gardes, cette fois, sont au guet. Au bruit des sabots des chevaux qui trottent dans la nuit, les soldats croient à quelque retour de la cavalerie ennemie et accueillent le général et son escorte par un feu nourri.

La Harpe tombe roide mort.

En même temps que la nouvelle de ce malheur, le bruit de la fusillade jette la panique dans les bivacs français. L'ennemi, dit Masséna, n'eût pas manqué d'en profiter si les ténèbres ne l'eussent couverte. Dallemagne accourt de Maleo avec deux bataillons de grenadiers et une centaine de chevaux et parvient à rétablir l'ordre. On constate la mort du divisionnaire. Ce fut dans toutes les troupes, qui l'aimaient avec passion, une profonde désolation.

Le récit qu'on vient de lire est celui que Napoléon donne de la perte de son divisionnaire, dans ses *Commentaires*. Le rapport officiel de l'adjudant-général Kellermann, fils, au général en chef de l'armée des Alpes, rapporte la mort de La Harpe en termes un peu différents. Non point que les circonstances de l'accident proprement dit soient autrement rapportées, mais ce document donne une plus grande importance au combat de la nuit du 9 avril. Kellermann ne parle pas seulement d'un parti de cavalerie autrichienne mais d'un corps d'infanterie, qui aurait même pris aux avant-postes français quelques pièces de canon.

... Cette heureuse journée (du 8 avril), dit Kellermann, fut suivie d'un événement malheureux qui affligea toute l'armée. Ce fut la mort du brave La Harpe tué imprudemment par les siens. Son avant-garde était à Malco (Maleo) et sa division à Condognio (Codogno), où aboutit le chemin de Casal (Casale) à trois mille de là. Les Autrichiens ignorant notre marche étaient arrivés de Pavie au nombre de dix mille d'infanterie et de deux mille chevaux. Le général Liptery (Liptay) est instruit par les paysans que les Français sont à Condognio : on va lui dire qu'ils n'étaient qu'au nombre de trois ou quatre cent, il résolut de les enlever. Un corps de douze cent hommes arrivé à minuit surprend nos avant-postes, fait quelques prisonniers. La Harpe monte à cheval, les repousse et rétablit l'ordre ; il ne peut cependant sauver trois pièces de canon placées sur affuts-traînaux, seule artillerie que nous eussions. A son retour, il arrive au grand trot avec son escorte de hussards, les nôtres s'imaginent que ce sont encore les Houllans : ils font feu. La Harpe tombe et meurt à l'instant.

Toute l'armée a vivement regretté la perte de ce brave et estimable général.

Instruit de cet événement, le général Berthier monte à cheval à la pointe du jour, marche sur Casal, force l'ennemi de l'abandonner et reprend notre canon.

Masséna, dans ses *Mémoires* (t. II, p. 61) donne aussi à entendre que les Français se gardaient mal et auraient été surpris par un corps plus considérable qu'un simple parti de cavalerie : « Beaulieu, dit-il, informé de la position critique de » Liptay à quatre heures du soir, partit sur-le-champ de Ca- » sale dans l'espoir de le soutenir ; mais il arriva trop tard, car » ce général était en pleine retraite sur Pizzighettone. Toute- » fois, ses éclaireurs surprirent, à deux heures après minuit, » nos avant-postes qui se gardaient mal. Au premier coup de » fusil, La Harpe, toujours éveillé, fit prendre les armes à une » brigade et se mit à la tête d'un détachement pour recon- » naître l'ennemi. Ce fut dans cette fatale circonstance qu'un » coup de feu l'étendit roide mort. »

* * *

Il a couru, en Suisse, et aussi dans l'armée française, une version d'après laquelle La Harpe aurait été tué dans un guet-apens. Des fournisseurs d'armée dont les malversations avaient été dénoncées par lui se seraient vengés de la sorte. Aucun document digne de confiance ne confirme ces propos. La Harpe, tout ce qu'on sait de lui l'atteste, était chéri de ses soldats, qui savaient combien grande était la sollicitude de ce chef consciencieux pour les troupes qui lui étaient confiées. Ce fait seul suffit à juger improbable que des fournisseurs infidèles

et voleurs, auxquels La Harpe aurait fait rendre gorge dans l'intérêt des troupes, eussent pu trouver, dans ces mêmes troupes, des bandits pour assassiner traîtreusement leur général au moment où il s'exposait dans une reconnaissance de nuit pour le salut de l'armée. Il serait surprenant aussi que les circonstances de la mort d'un officier général qui occupait dans l'armée une aussi grande situation n'eussent pas fait l'objet d'une minutieuse enquête. Bonaparte tenait beaucoup à La Harpe. Encore qu'il n'était pas sentimental, il doit avoir voulu connaître tous les détails d'un accident qui faisait perdre à l'armée d'Italie un de ses meilleurs généraux. Il n'est rien resté de cette enquête, mais cela ne prouve pas qu'elle n'ait pas été faite. Et les documents officiels et le dire des généraux expliquent tous la mort par un accident, toujours possible dans un combat de nuit et alors que le général rentrait dans ses lignes par un autre chemin que celui par lequel il en était sorti.

Voici en quels termes, le lendemain, 9 mai (20 floréal), Bonaparte annonce à l'armée la mort du général :

«.... Un événement désastreux a couvert d'un crêpe funèbre » la victoire d'hier. Le brave général La Harpe, après avoir » battu l'ennemi, fit ses dispositions pour la sûreté des nou- » velles positions qu'il avait prises ; il avait recommandé la » plus grande surveillance aux postes, il avait défendu qu'on » s'en éloignât ; mais cet ordre ne fut point exécuté ; une pa- » trouille ennemie vint tomber par hasard sur un de nos postes » où il y avait du canon ; si l'on eût fait son devoir, cette pa- » trouille devait être prise, mais la garde s'est laissée sur- » prendre, et le poste s'est enfui.

» Le général La Harpe se porte aussitôt au lieu que le poste » venait d'abandonner ; il cherche à rallier la troupe pour » tomber sur l'ennemi ; une demi-brigade à laquelle il avait, » avant son départ, donné l'ordre d'avancer, n'arrivant pas, » il revient sur ses pas pour en presser la marche ; elle s'a- » vançait précédée de son avant-garde et commandée mal- » heureusement par un officier qui la laissait marcher en » désordre. Des lâches, apercevant les chevaux du général » La Harpe et de sa suite, crient : *Voilà la cavalerie ennemie !* » A ces mots, le peloton fait feu à bout portant. La Harpe, » atteint de plusieurs coups, tombe mort aux pieds de ceux » qu'il voulait mener à la victoire.

» Ce général, vraiment républicain et chéri de ses frères

» d'armes, emporte les justes regrets de la patrie et de l'armée.
» Que cet affreux événement rappelle les officiers et sous-offi-
» ciers à la plus scrupuleuse surveillance ; que chacun fasse
» observer, par les troupes sous ses ordres, la plus exacte
» discipline ; qu'on n'oublie jamais que c'est autant à la négli-
» gence des postes avancés qu'au pillage dont quelques scélé-
» rats se sont rendus coupables qu'on doit attribuer les revers
» qui ont eu lieu quelquefois. »

Est-il admissible que, si le moindre soupçon eût plané sur les causes de la mort de La Harpe ; si, pour un motif ou pour un autre, on eût pu croire à un crime, le général en chef eût choisi cette triste occasion pour donner une leçon de discipline à ses soldats, pour dénoncer l'incurie d'un officier, pour blâmer le désordre d'une troupe, pour qualifier de lâches et de scélérats, devant le front de toute l'armée, ceux qui avaient été les instruments, involontaires sans doute, de ce tragique et déplorable événement?

Dans sa lettre au Directoire, du même jour (20 floréal), Bonaparte explique la mort par les mêmes causes :

Quartier général Plaisance, 20 floréal, an IV.

. . . . . .

Pendant la nuit, un autre corps autrichien de 5000 hommes qui était à Casale, partit à 4 heures du soir pour venir au secours de celui de Fombio ; arrivé près de Codogno, quartier général du général La Harpe, où il arriva à 2 heures après minuit, il envoya des tirailleurs qui culbutèrent nos vedettes.

Le général La Harpe monta à cheval pour s'assurer de ce que ce pouvait être : il fit avancer une demi-brigade. L'ennemi fut culbuté et disparut : mais par un malheur irréparable pour l'armée, le général La Harpe, frappé d'une balle, tomba mort sur le coup.

La République perd un homme qui lui était très attaché, l'armée un de ses meilleurs généraux, et tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline.

. . . . . .

Je recommande au Directoire le fils du général La Harpe[1] pour avoir une place de lieutenant de cavalerie.

BONAPARTE.

Carnot répondit le 16 mai (27 floréal), au nom du Directoire, au rapport de Bonaparte sur le passage du Pô. Voici le passage de sa lettre relatif à La Harpe : « Tous les républi-
» cains, écrit le ministre de la guerre, donneront des larmes
» aux généraux La Harpe et Stengel [2] ; le Directoire a senti

[1] Son fils Frédéric.

[2] Tombé à Mondovi dans une charge de cavalerie.

» leur perte comme il le devait, et les lauriers de leurs com-
» pagnons d'armes peuvent seuls mêler quelques douceurs à
» ses sincères regrets. »

Frédéric de la Harpe, fils et aide de camp du général, n'était pas aux côtés de son père au moment où celui-ci fut frappé. A n'en pas douter, il doit s'être enquis, lui surtout, des moindres détails de l'accident qui le touchait si cruellement. Il en écrit à son cousin Frédéric-César, à Genthod. Il n'est question, dans sa lettre, ni de guet-apens, ni d'assassinat :

Gênes, 28 floréal, an 4e Rep^que.

Quelle douleur, mon cher cousin, dans laquelle je vais vous plonger par le coup le plus funeste qui pouvait nous arriver. Je pleure, je me désespère, mais tout cela ne me fait pas revenir mon malheureux Père. Oui, ce brave homme, ce bon amy a été tué le 19 dans la nuit. Oh mon cher cousin, quelle perte je viens de faire. Depuis le général en chef jusqu'au dernier soldat, tout est dans le deuil.

Ciel ! quand je pense de quelle manière cela est arrivé, mon désespoir recommence. Il y a une fausse allarme, dans un village de l'avancée. Mon pauvre Père s'y transporte de suite. Nos grenadiers le prennent pour l'ennemy, lui font plusieurs décharges dessus et il reçut le coup mortel.

Le général en chef et le représentant m'ont pris sous leur protection. Ils ont même écrit au Directoire pour me placer dans la cavalerie ; en attendant la réponse je resterai auprès du général en chef. Je vais le rejoindre demain. Il a passé Milan. Je n'étais venu icy que pour ranger un peu les affaires de mon malheureux Père.

Donnez-moi, je vous prie, mon cher cousin, de vos nouvelles. Toute ma confiance est en vous. Vous me servirez de père et je ferai mon possible pour mériter votre estime.

Je ne puis vous en dire davantage.

Embrassez pour moi ma bonne cousine. Croyez que je serai pour la vie, mon cher cousin, toujours soumis à vos ordres

Votre cousin,

FRÉDÉRIC.

Trois semaines plus tard, le 19 prairial, le jeune lieutenant écrit une seconde lettre à son cousin. Elle est datée de Milan :

J'espère, mon cher cousin, que vous aurez reçu ma lettre datée de Gênes. Je ne puis me consoler de la perte de mon malheureux Père, la plaie est encore trop récente. J'ai cru que le plus court moyen était de chercher la mort. C'est ce que je fis le 11e courant, au passage du Mincio, à Borgetto, mais en vain. J'eus beau m'exposer, elle ne vint point à mon secours. Je ne reçus qu'un coup de pied de cheval à la jambe. Leur déroute fut complète ; ils se sont retirés dans le Tirol.

Le but de celle-ci, mon cher cousin, est pour vous dire que j'ai déposé chez M. Delarue, à Gênes, la somme de 8751 l., 17 s., 4 d., argent de Gênes, dont

j'en ai un reçu. C'est tout l'argent que mon Père possédait. Veuillez bien me dire en réponse ce que je dois en faire.

Nous avons pris le 16 courant le faubourg de Mantoue. Le quartier-général est venu icy pour quelques jours et nous retournerons à l'armée pour le siège de Mantoue...

Votre dévoué cousin,

FRÉDÉRIC.

Beaucoup de généraux de la République et, plus tard, de l'Empire, se sont enrichis à la guerre, gagnant fortune, pensions, décorations, titres, domaines. Ce ne fut pas le cas de La Harpe. Il meurt pauvre. Il laisse pour tout bien quelques milliers de livres et quand, après lui, son fils mourra des suites d'une blessure reçue sur le champ de bataille, il faudra que le colonel du régiment écrive à l'empereur Napoléon pour demander qu'une pension fût faite à la veuve du capitaine défunt et que le petit-fils du héros de Vado et de Dego pût être reçu dans les enfants de troupe!

Ce désintéressement, cette probité de La Harpe étaient des faits exceptionnels. Les accusations qu'il avait portées contre les fournisseurs infidèles étaient connues et c'est bien là qu'il faut chercher l'explication du récit d'après lequel le général aurait été assassiné. L'historien Botta y fait allusion dans le livre IV de sa *Storia d'Italia* lorsqu'il raconte en ces termes la mort de La Harpe : « Ainsi, écrit-il, périt dans une ren-
» contre fortuite et dans un combat nocturne, à la fleur de
» l'âge, le général La Harpe, soldat d'une valeur accomplie, et
» dont la vertu était plus accomplie encore. Aimé de tous pen-
» dant sa vie, pleuré de tous après sa mort, il inspira une si
» haute estime à ses contemporains qu'ils attribuèrent, quoi-
» qu'à tort, ce coup fatal à ceux dont le caractère était l'op-
» posé du sien et qui lui portaient envie. Heureux mortel,
» puisqu'à l'issue de sa carrière terrestre, l'opinion faisait entre
» lui et les autres une si grande différence, qu'elle attribua sa
» mort non à un accident fortuit, mais à un dessein prémé-
» dité ! »

Il est probable que la version de l'assassinat est née seulement quelque temps après l'escarmouche de Codogno, car les journaux français de l'époque racontent la mort d'après les récits officiels. Ainsi la *Décade*, lorsqu'elle dit : « Victorieux
» dans tous les combats, invulnérable pour les ennemis,
» l'aveugle destinée voulut qu'il tombât sous les coups des
» siens qu'il chérissait, dont il était chéri, et dont les regrets

» amers l'ont accompagné dans la tombe. A la bravoure la » plus indisputable, il unissait une intelligence et une activité » peu communes; il possédait l'éloquence du cœur au plus » haut degré, cette bonhomie, cette affabilité auxquelles rien » ne résiste. Son désintéressement, sa générosité, qui lui fai- » sait oublier les torts qu'on avait envers lui, et son attache- » ment inviolable à la cause de la liberté, sont des vertus qui » doivent rendre sa mémoire respectable, autant que ses ta- » lents militaires l'ont rendue glorieuse. »

Les camarades de La Harpe à l'armée d'Italie ont parlé de sa mort dans les termes les plus élogieux et les plus sympathiques et rendent hommage à ses talents et à son courage. Masséna, encore que peu porté à la louange d'autrui, lui témoigne, dans ses *Mémoires*[1], une grande affection : « Ce brave » général, Suisse d'origine, dit-il, avait obtenu tous ses grades » dans nos rangs, dont il faisait l'orgueil et la gloire. Banni » de sa patrie en 1791 par l'oligarchie bernoise, il voua dès » lors son épée à la France. Doué de vertus héroïques, il alliait » à une grande fermeté une vive sensibilité pour les souf- » frances du soldat, et la chaleur avec laquelle il défendait » constamment ses intérêts brillait surtout dans son abnéga- » tion personnelle. Mais, si sa mort enlevait aux troupes un » père et un appui, Masséna, dont il partageait les travaux » depuis deux ans, regrettait en lui un de ses frères d'armes » les plus capables et son meilleur ami. »

L'empereur Napoléon, dictant à Sainte-Hélène ses *Commentaires*, s'est souvenu de l'intrépide divisionnaire qui, à Montenotte, à Cairo, à Dego, à Fombio, à Codogno, lui avait gagné la route de Lodi et de Castiglione. « Il était Suisse, du canton » de Vaud, dit-il. Sa haine contre le gouvernement de Berne » lui ayant attiré des persécutions, il s'était réfugié en France. » C'était un officier d'une bravoure distinguée; grenadier par » la taille et par le cœur, conduisant avec intelligence ses » troupes, dont il était fort aimé, quoique d'un caractère in- » quiet. On a remarqué que, pendant le combat de Fombio, » soit le soir qui a précédé sa mort, il avait été fort préoccupé, » très abattu, ne donnant point d'ordres, privé en quelque » sorte de ses facultés ordinaires, tout à fait dominé par un » pressentiment funeste. Ce triste événement parvint à quatre

[1] Tome II, p. 61.

» heures du matin au quartier-général. Berthier fut sur-le-
» champ envoyé à cette division d'avant-garde; il y trouva les
» troupes désolées. »

Ce que l'empereur dit là de l'état d'esprit du général le soir de Fombio n'est pas pour étonner ceux qui ont lu les lettres de La Harpe et qui ont surpris, dans l'intimité de sa correspondance, ses défaillances morales, ses noires mélancolies, où il semble que sombrent toute son énergie et toute sa volonté. Pourtant les paroles de l'empereur, dictées à Sainte-Hélène, ne sont pas en accord avec l'ordre du général en chef de l'armée d'Italie à ses troupes quand, de son quartier de Plaisance, il leur montrait le commandant de son avant-garde ayant pris toutes les dispositions nécessaires à la sécurité de sa division, et quand il tirait une leçon de discipline du fait que toutes ces précautions avaient été rendues vaines par l'insouciance des subalternes et l'insubordination des maraudeurs.

La division La Harpe passait pour une des mieux disciplinées de l'armée d'Italie, mais cela ne veut pas dire que l'ordre y fût parfait. L'incident de Codogno le prouve suffisamment. Ardents au combat, braves comme des héros, supportant toutes les fatigues et toutes les souffrances, les soldats des armées républicaines abusaient trop souvent des loisirs de l'étape et des libertés du cantonnement. Les montagnes traversées et depuis qu'on faisait la guerre dans la plaine, depuis surtout que la conquête des magasins et des convois de l'ennemi avait permis de ravitailler l'armée, la misère noire dont les troupes avaient souffert dans les Apennins avait presque entièrement disparu. Mais la pratique de la maraude et du pillage était restée. Les rapports des généraux et, en particulier, ceux qui se rapportent à la nuit du 8 au 9 mai à Codogno le démontrent clairement.

Le matin du 9 mai, le brigadier Ménard [1], présent à Codogno, avise le général en chef de ce qui s'est passé après la mort du divisionnaire :

L'adjudant-général Boyer vous a rendu compte, hier soir, de la mort du général La Harpe. Je m'empresse de vous instruire de l'évènement de la nuit et de ceux actuels.

La troupe, épouvantée hier soir, était dans le plus grand désordre dans le village ; ne pouvant la rallier, à cause de la nuit, je chargeai de bons officiers.

[1] Le général Ménard, deux ans plus tard, commanda les premières troupes françaises qui entrèrent dans le Pays de Vaud.

avec des soldats d'élite, d'aller à la découverte, et je me portai moi-même sur le point occupé par l'ennemi : il était à Codogno.

La nuit, qui grossit les objets, avait augmenté le désordre, et il était impossible de réunir la troupe et d'en tirer parti. Dans cette circonstance, je résolus de me tenir dans le village même, et, après avoir fait les dispositions militaires utiles, d'y attendre le jour. Le reste de la nuit passa tranquillement.

Vers le point du jour, mes patrouilles découvrirent l'ennemi, qui faisait des dispositions comme pour nous cerner. Je fis alors marcher deux bataillons pour le couper ; mais, s'étant aperçu de cette manœuvre, il battit de suite en retraite sur Casale, abandonnant trois pièces de canon qu'il nous avait enlevées. On le poursuivit aussi loin que possible.

Dans ce moment j'ai rassemblé toute la troupe et comme le général La Harpe m'avait ordonné des dispositions, je viens de les exécuter, en établissant mes forces sur la route de Casale, qui est le point essentiel à garder, où j'attendrai vos ordres.

Il n'est rien arrivé à l'avant-garde placée à Maleo : j'en ai reçu la nouvelle par le chef de brigade Lannes qui était venu à notre secours avec deux bataillons...

Le rapport de Ménard dit donc expressément que le général La Harpe avait « ordonné des dispositions » pour la couverture de la route de Casale, « le point essentiel à garder ». Et en effet c'est par cette route que débouchèrent, après minuit, les troupes du général Schubirz. La Harpe n'avait fait en cela que se conformer aux ordres supérieurs du général en chef, à lui transmis par le chef d'état-major Berthier, mais ils ne furent exécutés, de l'aveu de Ménard, que le 9 au matin et non pas le 8 au soir !

Le même jour, un autre brigadier de La Harpe, le général Dallemagne, qui est à Maleo, en contact immédiat avec l'arrière-garde du général Liptay réfugié dans Pizzighettone, écrit au général en chef : « J'ai fait, général, de vains efforts jusqu'à » ce jour pour arrêter le pillage. Les gardes que j'ai établies » ne remédient à rien ; le désordre est à son comble. Il faudrait » des exemples terribles ; mais, ces exemples, j'ignore si j'ai » le pouvoir de les donner. L'homme honnête et sensible se » déshonore en marchant à la tête d'un corps où les mauvais » sujets sont si nombreux. Si je n'étais pas au poste le plus » avancé, je vous préviendrais de me faire remplacer par un » homme dont la santé, les talents, pussent obtenir de plus » grands succès ; mais je dois m'oublier dès qu'il s'agit de » travailler à la gloire de mon pays. »

Bonaparte avait déjà reçu une plainte semblable de La Harpe, trois semaines auparavant, quand, à Mioglia, exaspéré

de l'indiscipline sauvage des troupes, il offrait, lui aussi, sa démission. Il en avait reçu bien d'autres. Elles sont nombreuses dans la correspondance de l'armée d'Italie, les lettres des meilleurs généraux commençant par cette phrase pour ainsi dire stéréotypée : « L'indiscipline est à son comble... » Au surplus, le général en chef ne s'en cachait point au gouvernement, encore que, dans ses rapports, il cherchait plutôt à atténuer le mal. Ce même 9 mai, il écrit de Plaisance au citoyen-ministre Carnot à Paris : « Si nous avions un ordon-
» nateur habile, nous serions aussi bien qu'il est possible de
» l'imaginer. Nous allons faire établir des magasins considé-
» rables de blé, des parcs de six cents bœufs sur le derrière.
» Dès l'instant que nous arrêterons nos mouvements, nous
» ferons habiller l'armée à neuf ; elle est toujours à faire peur;
» mais tout engraisse ; le soldat ne mange que du pain de
» Gonesse, bonne viande et, en quantité, bon vin, etc. La dis-
» cipline se rétablit tous les jours, mais il faut souvent fusiller,
» car il est des hommes intraitables qui ne peuvent se com-
» mander. »

Tout engraisse !... C'était sans doute Joseph Bonaparte, commissaire des guerres, alors présent au quartier-généralissime de Plaisance, qui renseignait son frère sur les plantureuses rations de pain et de viande qu'il servait aux troupes. Il avait de bonnes raisons pour lui en faire un si pantagruélique tableau. Mais on a peine à comprendre qu'il eût été si difficile de détourner de la maraude des soldats si bien nourris. Quoi qu'il en soit, les rapports de combat des généraux établissent nettement que la nuit de Codogno fut une nuit de panique et que cette panique a été la conséquence de l'indiscipline des troupes et de l'inexécution des ordres donnés par le divisionnaire. Cette explication suffit. La Harpe avait parfois, comme il arrive aux plus vaillants, des accès de mélancolie et de désespérance. Proscrit, condamné à mort dans son pays, séparé de tous ceux qu'il aimait, soucieux de l'avenir pour lui et les siens, certes, le général n'avait pas beaucoup de sujets de joie, et il n'est pas étonnant qu'il eût le cœur serré en songeant à ce qu'était sa vie et à ce qu'elle eût pu être. Mais ses défaillances n'allaient pas jusqu'à lui faire oublier son devoir. Devant l'ennemi, nous l'avons toujours vu prêt à faire face au danger, debout, vigilant.

*
* *

Bonaparte n'a pas seulement parlé de La Harpe en termes affectueux. Il s'est intéressé à sa famille.

Le 11 juin, il écrivait de Milan au Directoire : « Le général La Harpe était du canton de Berne ; les autorités de ce canton lui ont confisqué ses biens au commencement de la révolution. Je vous prie de vous intéresser pour les faire rendre à ses enfants. Les Suisses nous ont fait demander la circulation de quelques milliers de quintaux de riz : nous ne leur avons accordé cette demande qu'à condition que le canton de Berne restituerait au jeune La Harpe les biens de son père. J'espère que vous approuverez cette mesure [1]. »

Le même jour, il écrivait à Barthélemy, ambassadeur de France à Bâle : « Le canton de Berne a confisqué, au commencement de la révolution, les biens de feu le général La Harpe ; je vous prie de vous intéresser pour les faire rendre à son fils. »

Mais malgré ces démarches de Bonaparte, malgré le mémoire très circonstancié que Frédéric-César La Harpe fit tenir au Directoire sur cette même affaire, malgré les sollicitations de Barthélemy, le Sénat de Berne ne put pas se résoudre à restituer aux six enfants de La Harpe la fortune de leur père.

Frédéric-César La Harpe fit, en effet, des démarches instantes pour obtenir cette restitution. Il en écrivit à Bonaparte, à Barthélemy, à ses relations politiques de Paris. Il adressa au Directoire une pétition très documentée pour lui recommander la famille d'un général français tombé au champ d'honneur [2]. Ses réclamations furent entendues. Des instructions furent données aux agents français en Suisse. La correspondance diplomatique et les documents officiels relatifs à cette affaire vont jusqu'en 1803. Tout fut en vain.

S'il en faut croire Autommarchi, Napoléon se figurait avoir réussi. Il prête à l'empereur, captif à Sainte-Hélène, ces paroles prononcées à l'occasion de La Harpe : « Il était du canton » de Berne ; chaud partisan des idées nouvelles, il avait été » obligé de fuir et avait eu ses biens confisqués. *J'eus la satis-* » *faction de les faire rendre à son fils* Les Suisses man-

[1] *Correspondance inédite officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte*, t. I, p. 238. Paris 1809.

[2] *Observations relatives à la proscription du général divisionnaire Amédée La Harpe par MM. les patriciens de Berne en 1791*, accompagnées de pièces justificatives. Paris, chez Batailliot frères, 1796.

» quaient de pain, demandaient à en acheter en Italie. Je le » permis, mais à condition que la saisie serait révoquée, et je » chargeais Barthélemy, qui était ambassadeur à Bâle, d'y « tenir la main[1]. »

Berne n'a jamais rien rendu. Le 15 juin 1797, quand, sous la pression des circonstances, on prit prétexte de la signature des préliminaires de Campo Formio pour rendre un décret d'amnistie en faveur des victimes des procédures instruites en 1791 et 1792, le conseil souverain se borna à réhabiliter la mémoire du général. Voici les termes du document :

...Considérant que les temps pénibles sont passés où Nos devoirs Nous obligèrent à des mesures fermes et sévères pour le maintien de cette paix et tranquillité intérieure dont aujourd'hui chacun reconnaît le prix : Nous Nous livrons avec confiance à Nos principes ordinaires de clémence et de douceur, en accordant par les présentes une amnistie et un pardon général à tous ceux, qui impliqués dans les procédures instruites en 1791 et 1792, ont été punis ou se sont rendus fugitifs de leur patrie, déclarant que chacun d'eux est libre de revenir sous la condition expresse qu'il se présente, à dater du jour de sa rentrée, dans la quinzaine, au Président de Notre Conseil Secret, pour solemniser devant ce tribunal le serment de fidélité, que tout bon sujet doit à son Souverain.

Par une suite des mêmes sentiments Nous rehabilitons aussi la mémoire des personnes décédées depuis la sus-dite époque, en levant les sentences rendues contre elles, parmi lesquelles Nous comprenons spécialement le général Amédé de la Harpe, tué en Italie au service de la République Française, auquel Nous rendons la justice, qu'il a tenu au dehors une conduite irréprochable envers Notre Etat et la Suisse sa patrie...

Cette mention spéciale et nominative du général La Harpe dans un document où aucun autre nom ne figure, est-elle due à un sentiment tardif de justice ? Ou bien n'était-elle pas destinée peut-être à marquer une opposition entre l'attitude du gouvernement bernois à l'égard d'un adversaire mort et qui par conséquent n'était plus dangereux et celle qu'on entendait exceptionnellement garder à l'égard de Frédéric-César La Harpe, non moins personnellement, sinon nominativement, exclu de l'amnistie. « Nous exceptons toutefois de cette amnistie, dit » le décret, ceux qui, loin de témoigner du repentir de leurs » fautes passées, ont, au contraire, cherché à troubler la tran- » quillité publique, en publiant depuis cette époque des écrits » attentatoires à Notre autorité souveraine et tendants à bou- » lever Notre Constitution et celles de Nos Alliés, Voulants et » Ordonnants qu'ils restent aux frontières de Notre Pays et

[1] Automarchi, *Les derniers moments de Napoléon*, t. I, p. 323.

» qu'ils soient saisis en leur corps pour être punis suivant » leurs délits. »

Cette proscription de Frédéric-César La Harpe, qui n'avait d'aucune façon été impliqué dans les procédures de 1791 et dont le cas ne rentrait aucunement dans ceux que l'amnistie visait, coûta cher à Leurs Excellences. En exaspérant La Harpe, alors à Paris, elle contribua beaucoup à hâter le moment de l'intervention française pour l'affranchissement du Pays de Vaud.

*
* *

Le corps du général Amédée de La Harpe a été inhumé par les soldats de l'armée d'Italie dans le cimetière de Codogno. La *Décade* dit que les vers suivants, écrits « par des citoyens de son ancienne patrie » — sans doute par son ami et cousin Frédéric-César — étaient destinés à servir d'épitaphe à sa tombe :

Proscrit par des tyrans qui craignaient son courage,
La France l'accueillit et sut l'apprécier ;
Et pour le mieux venger d'une impuissante rage,
A ses brillants destins voulut l'associer.
Vaillant dans les combats, humain dans la victoire,
En tout temps il brigua le poste du danger ;
Modeste, à ses succès il se crut étranger ;
Et lui seul ignorait qu'il fût couvert de gloire.

Sans doute, il n'a pas été possible à ceux qui ont écrit ces vers de les faire graver sur un marbre funéraire. La tombe du général Amédée de La Harpe n'a pas de monument. Mais la semence d'émancipation et de liberté qui germait dans sa proscription et dans son martyre ne s'est que plus librement développée dans la terre lombarde. Elle a porté des fruits qui ont passé les Alpes. Le peuple vaudois les a cueillis moins de deux ans après sa mort.

En mars 1798, pendant son séjour à Lausanne, le général Brune alla rendre visite à la veuve de son ancien camarade de l'armée d'Italie. « Il a exprimé à cette citoyenne, dit le *Bulle-* » *tin officiel* de la République helvétique [1], les regrets qu'avait » éprouvés toute l'armée de la perte de son mari et l'horreur » qu'avait inspirée à tous les Républicains les persécutions » exercées contre elle par les agens de l'oligarchie. Le géné- » ral Brune n'a pas borné sa visite à de stériles compliments,

[1] Voir *Bulletin officiel (Gazette de Lausanne)*, du 24 mars 1798.

» car il a nommé pour aide de camp le fils La Harpe, en de-
» mandant pour lui une sous-lieutenance au Directoire Exé-
» cutif. Ce jeune homme, âgé de dix-huit ans, annonce de
» grandes espérances[1]. »

Bonaparte devenu empereur s'est souvenu aussi de ce qu'il devait au divisionnaire de l'armée d'Italie qui, en lui assurant le passage du Pô, lui avait ouvert les avenues de Lodi. Il a fait graver le nom de La Harpe sous les voûtes de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, à Paris, et a fait placer son buste dans la galerie des maréchaux du palais de Versailles.

Les événements politiques et militaires qui ont troublé la vie d'Amédée de la Harpe, quoique anciens de cent ans seulement, paraissent déjà très loin de nous. Le rôle que le général y a joué est ignoré de presque tous dans la génération présente. L'oubli, pour lui, a marché vite.

Cela s'explique. Amédée de la Harpe, quand il quittait la Suisse, était jeune encore. Ses contemporains, qui avaient vidé avec lui la grande coupe du banquet de Rolle et accompagné d'enthousiasme les refrains de ses chants de liberté, se sont intéressés à sa glorieuse carrière et ont applaudi à ses exploits valeureux. Quand l'indépendance du Pays de Vaud fut assurée, les pouvoirs publics citèrent son nom parmi ceux des citoyens qui avaient le mieux mérité de la patrie. Mais ce fut tout.

En 1798, Amédée de la Harpe était mort déjà depuis deux années. Pendant les quatre ans de sa vie sous les drapeaux français, il n'avait pas eu le temps de cultiver ses relations avec le pays. Il n'avait pas quitté ses troupes, dans les Alpes, à Toulon, en Italie, toujours au combat, toujours aux postes exposés, toujours à l'avant-garde, ayant à peine le temps, quand il descendait de cheval, de rédiger ses rapports de service et d'écrire quelques lignes rapides à son cousin Frédéric-César. Il n'a rien laissé après lui, dans son pauvre bagage de général de la République, ni notes, ni mémoires, ni correspondance, ni rien. Au reste, il n'était pas homme à se soucier de ce qu'on dirait de lui plus tard, ni à se ménager des attitudes pour la postérité. Il battait l'ennemi. Cela lui suffisait.

Et il en est tant mort de généraux pendant ces guerres ! De Valmy jusqu'à Waterloo, la bataille a duré vingt-trois années et les braves soldats y sont tombés par centaines de milliers,

[1] Louis-Henri-Sigismond de La Harpe, voir p. 73.

aux quatre coins de l'Europe. Qui donc aurait eu le loisir de penser longtemps au divisionnaire de Codogno, fusillé par les siens dans un village perdu de la Lombardie, par une nuit de panique ?

L'action d'Amédée de la Harpe sur les événements qui ont affranchi le Pays de Vaud n'a d'ailleurs été qu'indirecte. Pendant qu'il se battait en Italie et y mourait, c'était Frédéric-César de la Harpe qui fixait l'attention et la retenait par son habile et persévérante campagne diplomatique. La similitude des noms et le grade de général que Frédéric-César avait rapporté de la cour de Catherine de Russie contribuèrent encore à desservir la mémoire d'Amédée par la confusion qu'ils mirent dans les esprits. On mêla les deux noms. Celui de Frédéric-César a seul survécu.

Pourtant, ce qu'a fait le général Amédée mérite aussi qu'on se souvienne. Il a été, lui aussi, un précurseur de nos libertés. S'il a été proscrit, condamné à mort, séparé de sa famille, dépouillé de ses biens, ce fut pour avoir voulu, avant les autres, affranchir cette terre qu'il aimait. Et, dans son exil, il a rendu à la cause de l'indépendance vaudoise de signalés services. Des quelques fragments de lettres qui nous restent du général, il ressort clairement qu'il servit à son cousin Frédéric-César d'introducteur auprès des hommes puissants qui se sont intéressés à notre cause. Quand Frédéric-César écrit au général Bonaparte, en 1797, au retour du congrès de Rastadt, pour lui demander une audience à Paris, il a soin de se réclamer de sa parenté avec Amédée. Et Bonaparte lui répond qu'il aura toujours plaisir à recevoir ceux qui touchent de près à son ancien camarade de l'armée d'Italie.

Les lettres d'Amédée de la Harpe, encore que peu nombreuses, montrent en outre suffisamment que la pensée de son pays esclave ne l'a jamais quitté et qu'une coopération directe et active à l'œuvre d'affranchissement était la grande espérance de son cœur meurtri.

Amédée de la Harpe est mort pour son pays sous les drapeaux français. Combien il fut généreux, et droit, et désintéressé et brave, toute sa vie le proclame.

Honneur et gloire au vaillant soldat !

Colonel SECRETAN.